

Lettre à Philippe Jaccottet

Paul Bélanger

Number 153, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85418ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bélanger, P. (2017). Lettre à Philippe Jaccottet. *Moebius*, (153), 89–91.

LETTRE À PHILIPPE JACCOTTET

Paul Bélanger

Cher Philippe Jaccottet,

Je vous lis depuis plusieurs mois dans la belle édition de la Pléiade. Je redécouvre avec bonheur vos « semaisons » et votre « lumière d'hiver » : « Sur tout cela maintenant je voudrais / que descende la neige, lentement... »

Je me surprends de vouloir vous écrire, sans doute parce que je vous lis et que j'ai une envie de répondre, comme on le ferait avec une fréquentation dont l'origine lointaine se perd sans pour autant tarir le plaisir de l'avoir rencontrée. Je vous lis depuis assez longtemps et chaque livre a été pour moi l'occasion d'un renouvellement.

Vos mots sonnent si juste, ils sont exclus de tout spectacle, pour ne conserver qu'une convenance toujours à propos.

Quand je vous lis, j'ai l'impression d'être toujours en face du même paysage, mais celui-ci se transforme sans arrêt, il n'est jamais le même, comme chez Cézanne la montagne aux contours multiples, et, dirait-on, infinis. On est devant la grandeur du paysage, son éternité, mais il est mobile et bouge sans arrêt. Car vous habitez bien la

hauteur et la montagne, et l'élévation se produit comme à l'inverse d'une plongée dans la matière, épaisse, parfois rugueuse; des rochers, des pierres au milieu desquels la lumière, justement, la lumière baigne les formes, allongeant plus ou moins l'ombre sur les vallées.

Il y a aussi, dans vos carnets récents, ces témoignages à des ami·e·s poètes ou écrivains ou peintres qui m'ont bouleversé. Je comprends que le poète n'est pas simplement attentif aux mots, ou même à la matière, mais qu'il tisse un lien ténu, presque invisible et pourtant très audible, avec les hommes et les lieux des hommes. Je trouve cela très inspirant. Je veux dire que c'est cette humanité que nous cherchons sans doute, par-delà notre volonté et notre orgueil, une rencontre qui nous fait approfondir notre vie.

Cette capacité d'entrer dans la matière m'a toujours impressionné chez vous, c'est-à-dire votre habileté à faire voir et sentir que dans le drame et la douleur la beauté reste la possibilité d'établir une relation, en même temps que j'y lis une humilité qui se dégage de ce champ d'images.

Dans un échange avec Ungaretti, qui doit dater de l'après-guerre, la deuxième grande du xx^e siècle, j'avais été frappé par ce que vous écrivait votre interlocuteur à propos de notre civilisation. Ungaretti fait part non de son désarroi mais de sa lucidité vis-à-vis de ce qui vient de se terminer, qui a été un carnage et un massacre, et ce, jusqu'à la fin (Dresde-Hiroshima). Ce n'était pas seulement la guerre qui finissait, c'était tout un monde, une civilisation, la civilisation humaniste prenait fin, sans retour possible, et pour un futur des plus incertains. Je me demandais ce que vous en pensiez, compte tenu de tout ce qui est arrivé depuis et de ce qui arrive maintenant, alors qu'on dirait que la planète est en état de guerre civile.

Hier, j'ai commencé un poème que j'aimerais partager avec vous, autour du sommeil et du rêve, comme il en est souvent dans vos textes : « Les pages ont pris feu / quand j'ai ouvert les yeux / les paupières brûlantes comme des pierres exposés au soleil. / L'horizon inerte et sans poids / le vent des âges remontait / des profondeurs / où nos rêves habitent. / Demeure l'eau scintillante du fleuve / un monde y sommeille en attente / de se révéler. / Je souffrais des larmes d'Hermès / seules traces du dieu disparu / dans le bois profond au cœur / même du labyrinthe. »

Je vous laisse rapidement en souhaitant avoir bientôt de vos nouvelles.

Paul Bélanger